

Rentrée scolaire : les enseignants à l'épreuve d'une deuxième année sous Covid-19

Malgré une vaccination massive dans leurs rangs, les professeurs craignent une nouvelle année d'incertitudes et d'adaptation, ainsi qu'une aggravation du décrochage. Des contraintes qui « pèsent » sur leur moral.

Par [Sylvie Lecherbonnier](#)

Publié aujourd'hui à 05h53, mis à jour à 09h22

Temps de Lecture 6 min.



Une professeure distribue des documents à ses élèves dans le lycée Bréquigny, à Rennes, le 1er septembre 2020. DAMIEN MEYER / AFP

« Est-ce qu'on est reparti pour une année de galères ? » Nolwenn Clark, enseignante en CP-CE1 dans le Val-d'Oise et déléguée SNUipp-FSU de son département, n'est pas la seule professeure à s'interroger en ce début septembre. Ce jeudi 2 septembre, 869 000 enseignants font une nouvelle rentrée sous Covid-19 face à plus de 12 millions d'élèves.

La crise sanitaire et son lot d'incertitudes demeurent dans toutes les têtes, malgré le discours rassurant du gouvernement et la relative accalmie sur le front épidémique. Gabriel Attal, son porte-parole, a ainsi promis, mercredi 1^{er} septembre, une rentrée « *la plus normale possible* », comme le ministre de l'éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, l'affirme depuis dix jours.

Le protocole sanitaire de niveau 2 (sur 4) a été retenu sur l'ensemble de la métropole, avec cours en présentiel pour tout le monde. La rentrée aux Antilles et dans une partie de la Guyane a, en revanche, été décalée au 13 septembre en raison de la situation épidémique dans ces territoires.

Augmentation drastique de la charge de travail

Le syndicat SE-UNSA, pour prendre le moral des troupes, a sondé un panel de 500 adhérents avant le jour J. Plus d'un quart juge que le mot « stress » qualifie le mieux leur état d'esprit. Un chiffre en augmentation de deux points par rapport à l'année précédente. « Cette nouvelle rentrée sous contraintes pèse sur le moral des enseignants », commente Stéphane Crochet, secrétaire général du SE-UNSA.

Les dix-huit mois de pandémie ont échaudé les enseignants. « L'année scolaire dernière s'est avérée la pire de ma vie en termes de fatigue. Même quand j'ai fait cours enceinte jusqu'aux yeux, je n'ai pas été aussi épuisée », confie Sylvie Malhanche, enseignante en sciences économiques et sociales dans un lycée francilien. Appliquer le protocole sanitaire et les cours en mode hybride a suscité une augmentation drastique de sa charge de travail, explique-t-elle : « Je me réveillais la nuit en me demandant si je n'avais pas oublié de poster quelque chose sur l'ENT [l'environnement numérique de travail]. »

Cette deuxième rentrée sous Covid-19 ne ressemble pourtant pas tout à fait à celle de l'année dernière. Les professeurs ont acquis de l'expérience face aux contraintes sanitaires et surtout, ils se sentent davantage protégés grâce au vaccin. [Selon un sondage Ipsos](#) commandé par le ministère de l'éducation nationale, 87 % auraient reçu au moins une dose.

« La vaccination devrait nous faire respirer et nous permettre un fonctionnement un peu plus normal », espère une proviseure de l'académie de Lille. « On est dans une certaine ambivalence. On en a marre des mesures sanitaires. On aimerait être tranquille et faire notre travail comme avant et dans le même temps, nous ne sommes pas rassurés par le variant Delta, plus contagieux », remarque Nolwenn Clark.

Inégalités de traitement

Le niveau dans lequel les professeurs enseignent et le degré de circulation du virus dans leur zone géographique jouent sur leurs ressentis. Caroline (elle souhaite rester anonyme), directrice d'école dans les Yvelines, a connu trois fermetures de classes entre avril et juillet. Alors, elle voit venir la rentrée avec appréhension : « J'ai l'impression de vivre un yoyo émotionnel. Il faut constamment s'adapter. On est dans un stop-and-go permanent. »

En primaire, le protocole prévoit la fermeture de la classe dans le cas d'un élève infecté, car les moins de 12 ans ne peuvent être vaccinés. Ce risque cristallise les préoccupations. « Comme nous ne sommes pas à l'abri de nouvelles fermetures, je privilégie des supports papier que les enfants puissent rapporter à la maison tous les jours afin de travailler chez eux », anticipe Nolwenn Clark.

« Depuis le Covid, le décrochage concerne des élèves de tous les milieux et de tous les niveaux », remarque Florian Brion, professeur de philosophie dans un lycée normand

Au collège, et surtout au lycée, la gestion des inégalités engendrées par la crise sanitaire et le retour possible à l'enseignement hybride en cas de passage au niveau 3 du protocole sanitaire (selon des critères qui restent flous) interpellent.

Florian Brion, professeur de philosophie dans un lycée normand, ne le cache pas : « La dernière année scolaire normale que les élèves qui entrent en terminale ont connue est l'année de 3^e. Ils n'ont pas vraiment appris à être au lycée, à être autonome. L'enseignement hybride a altéré leurs facultés d'attention, de concentration et leurs capacités de projection. Tout est devenu un peu flou pour eux. »

Son lycée a appliqué les cours hybrides selon la formule une semaine en présentiel puis une semaine en distanciel, de la Toussaint à fin juin. L'enseignant redoute les décrochages : « Auparavant, on

repérait les élèves en difficulté dès la 2^{de}. Depuis le Covid, le décrochage concerne des élèves de tous les milieux et de tous les niveaux. »

Françoise Cahen, professeure de lettres au lycée d'Alfortville (Val-de-Marne), attend ainsi « une vraie réflexion pour arriver à un égal traitement de tous. Il y a eu de trop grandes variations entre les établissements, entre ceux qui sont restés en classe entière et ceux qui sont passés en demi-jauge ». « Le traitement différencié entre élèves vaccinés et non vaccinés en cas de Covid dans une classe dans le secondaire peut aussi accroître les inégalités », abonde Fabien Salesse, enseignant d'histoire-géographie dans un collège de Lyon.

Perte de sens

Les enseignants ont des difficultés à se projeter au-delà des premières semaines. « D'habitude, je donne un calendrier des contrôles sur l'année. Je ne le ferai pas cette année. Il y a trop d'incertitudes », met en avant Sylvie Malhanche.

Les nécessaires gestes barrières ont aussi fait évoluer les pratiques pédagogiques. Le port du masque, en premier lieu. Sandrine Dumas, professeure d'histoire-géographie à Niort, espérait repartir sur une rentrée plus « normale ». « Le port du masque entraîne une fatigue vocale et aboutit à une relation pédagogique dégradée. On réfléchit à nos pratiques depuis des années. Cela ne se modifie pas du jour au lendemain », estime-t-elle.

Ces aléas, sans parler des conditions d'exercice et de rémunération du métier, conduisent à un moindre plaisir d'enseigner, voire à une perte de sens pour certains. « Mon métier, c'est de faire des projets. Depuis deux ans, j'ai passé autant de temps à en monter qu'à en annuler », regrette Caroline, la directrice d'école. Un sentiment d'autant plus fort que le décalage entre les discours ministériels et la réalité du terrain revient dans beaucoup de témoignages. « Les parents sont parfois déconcertés, et à raison, quand ils ont entendu une annonce dans les médias et qu'on leur dit que localement, on va faire un peu autrement », poursuit-elle.

Dans son école rurale, par exemple, la limitation du brassage par niveau est impossible : les classes ne sont composées que de double voire de triples niveaux. « On gèrera au jour le jour comme on le fait depuis dix-huit mois. On a appris à faire avec, mais on se sent parfois laissés à nous-mêmes », souligne Luc Grimonprez, enseignant en maternelle et secrétaire général du SGEN-CFDT en Bretagne, pour qui « être les derniers prioritaires pour la vaccination » a laissé des traces.

S'adapter encore et toujours, certains en ont pris leur parti. Jeanne-Claude Mori, directrice d'école maternelle à Altkirch (Haut-Rhin), va faire école dehors. Elle prévoit une sortie tous les quinze jours dans la forêt, à dix minutes à pied de sa salle de classe. « Les enfants ont été beaucoup confinés à la maison ces deux dernières années, on va les remettre en contact avec la nature », se réjouit-elle. Une manière de s'aérer face à la morosité sanitaire.